CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des congrès, le 4 juin 2024. ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE. VERDI : Requiem. Nina Bezu, Okka Von der Damerau, Jinxu Xiahou, René Pape. Sascha Goetzel, direction.

Après Angers [carton plein dans l'auditorium acoustiquement idéal du Centre de congrès], 3è et dernière représentation du Requiem, ce soir à Nantes, à la Cité des Congrès pleine à craquer… **L'ONPL, Orchestre National des Pays de la Loire** a su fidéliser un public de plus en plus nombreux ; il le montre encore ce 4 juin, devant un parterre des grands soirs, dans une partition digne des lieux. Qui plus est, les abonnements de sa nouvelle saison 2024-2025 totalisent **déjà 5000 engagements vendus**! Un record qui en dit long sur le besoin des ligériens comme des français en terme de culture et de musique vivante. Il est plus que temps que l'État [et ses subventions bloquées qui ne suivent pas l'inflation] reconnaisse enfin un statut spécifique pour la musique comme bien de première nécessité et réadapte son soutien en conséquence,…

Ce soir, les effectifs sont impressionnants (près de 180 artistes sur scène), regroupant outre les instrumentistes de l'Orchestre à son complet, les deux chœurs emblématiques de la Région, **le Chœur d'Angers Nantes Opéra** et **le Choeur de l'ONPL**, lesquels assurent non sans autorité et

articulation, les vagues terrifiantes entre autres, du « ***Dies irae, Dies illa*** » … leur ampleur, toujours très soucieuse du texte, exprime la majesté des forces divines en présence ; entité fracassante du Jugement Dernier, mais aussi force compatissante et même attendrie, que ne cessent de solliciter, en véritables intercesseurs de luxe, les solistes du quatuor vocal.



A ce titre, aucune faute parmi les chanteurs invités : ils éblouissent séquence après séquence ; de la basse altière et fraternelle, **René Pape**, au ténor **Jinxu Xiahou** capable de phrasés idéalement projetés [superbe « Hostias »] ; piliers de la soirée, les deux cantatrices, la mezzo **Okka von der Damerau**, wagnérienne justement applaudie ; ce soir, orante implorante, juste, d'une sincérité qui captive et bouleverse ; comme l'est aussi sa consœur, la soprano **Nina Bezu…** chacune incarne la prière des défunts perdus dans le vortex, en quête de lumière et de salut ; il revient à la soprano, le défi de porter tout le « ***Libera me*** » final, cette traversée ultime dont les épreuves surmontées coûte que coûte et vaincues de haute lutte, préparent à l'élévation tant attendue, dans un dernier murmure intime, plein d'espérance. Et le Requiem s'achève ainsi comme il a commencé, dans la promesse d'une aube effleurée où les qualités de suggestion des musiciens sonnent ce soir, idéales. Photo : DR / ONPL

Maître de l'opéra, Verdi s'entend à merveille dans l'expression de l'effroi du pêcheur démuni, comme dans la prière collective et individuelle. **La direction de Sascha Goetzel aussi engagée que détaillée**, l'a bien compris et mesuré : le maestro directeur musical de L'ONPL qui achève

ainsi sa 2ème saison, sait ciseler chaque épisode, veillant constamment à l'équilibre sonore (malgré l'ampleur des effectifs) – le texte ne se perd jamais ; il structure même tout l'édifice en veillant à la clarté explicite du caractère de chaque morceau.
Aboutissement du travail des deux chefs de chœur (**Valérie Fayet** pour le Choeur de l'ONPL ; **Xavier Ribes** pour le Choeur d'Angers Nantes Opéra), et de la direction du maestro, l'architecture du cycle dans son entier se dévoile dans un continuum dramatique parfaitement canalisé ; à travers le texte latin, VERDI organise une monumentale prière, à l'adresse du Dieu de miséricorde, seul instance habilitée à sauver les âmes, en réalité autant des défunts que des proches endeuillés. C'est pourquoi le Requiem de VERDI nous touche plus qu'aucune autre partition sur ce thème.

Tout converge vers le « Lacrymosa » qui clôt l'impressionnant corpus qui succède immédiatement au préambule ; puis dans l'Offertoire, somptueuse célébration de la communauté humaine unie et solidaire dont la ferveur et toute l'espérance se concentre dans la partie des quatre solistes, alors particulièrement exposés.
Le chef prodigue de fabuleux contrastes comme il sait ralentir les tempi quand la force et la profondeur du texte l'exigent. Tout s'articule dans une conception très incarnée mais aussi tendre de la musique. L'arche prend un second envol dans la pétillant « ***Sanctus*** », à l'éclat (et l'urgence même)… « falstaffiens » [y compris dans l'orchestration].

Que l'on soit croyant ou pas, la puissance de la partition, sa fabuleuse sincérité conduisent l'auditeur dans un cheminement sonore et spirituel qui ébranle, trouble, voire bouleverse. C'est assurément ce que se produit ce soir parmi le public, en particulier au terme du « ***Libera me*** », où la voix de la soprano est moins cet ange thuriféraire que l'âme même des morts, ravie, enfin apaisée, dans la lumière. Soirée mémorable.

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 4 juin 2024. **VERDI : Messa da Requiem**. Ana Bezu, Okka von Der Damrau, tenor, René Pape. Chœur de L'ONPL, Chœur d'Angers Nantes Opéra, **ONPL Orchestre National des Pays de la Loire. Sascha Goetzel**, direction

Nouvelle saison 2024 – 2025

Découvrez ici la nouvelle saison 2024 – 2025 de l'ONPL **ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE** – les abonnements sont disponibles avec toutes les formules en ligne, à l'unité, par cycle thématique, par package… :
https://onpl.fr/

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano).

Pour sa 4ème édition, le Festival de Musica dos Capuchos à Almada au Portugal (de l'autre côté du Tage, en face de Lisbonne) monte toujours plus en puissance et gagne en notoriété et en rayonnement avec la venue d'ensembles et d'artistes de renommée internationale, grâce à l'enthousiasme de son infatigable directeur artistique, Filipe Pinto-Ribeiro. Et c'était le cas du concert d'ouverture (le 29 mai) qui mettait à l'affiche la jeune phalange symphonique française (fondée en 2020 par le violoncelliste Victor Julien-Laferrière), l'Orchestre Consuelo (dans des *Symphonies* beethovéniennes), tandis que jusqu'au 21 juin se produiront des orchestres ou des artistes de l'envergure de l'Ensemble Paganini de Vienne (le 7/6), le pianiste ukrainien Roman Fediurko (le 15/6), l'Orchestre de Chambre de Berlin (le 16/6), ou encore le DSCH – Schostakovich Ensemble (le 21/6)… et pour la première fois au festival, un opéra (de chambre) de Philipp Glass : "*In the penal colony*" (nous y reviendrons).



Et le 1er juin – dans le lieu “historique” du festival, à savoir la **Grande salle du Couvent des Capuçins** (Covento dos Capuchos), d’une capacité cependant limité à 200 places/personnes (mais parfaite pour son acoustique comme sa proximité avec les artistes) -, c’est l’immense pianiste russo-autrichienne (né en 1944 en Géorgie) **Elisabeth Leonskaja** que nous avons eu la chance et le bonheur d’entendre en récital, dans un lieu autrement intime que le Grand-Théâtre de Provence deux mois plus tôt (dans un programme 100 % Schubert). Comme dans la cité provençale, c’est d’un pas plein d’allant qu’elle se dirige vers son piano, attaquant la *18ème Sonate pour piano* en ré majeur (KV 576) de **W. A. Mozart** sitôt assise sur son tabouret, et sans attendre la fin des discussions d’un public portugais pas toujours très respectueux (ou au fait…) des “règles” qui s’appliquent aux salles de concert…

La dernière sonate composée par le génie de Salzbourg permet de goûter l’un de ses pages radieuses, tout en réunissant par

ailleurs les qualités digitales de la pianiste. Le dialogue constant entre les différents caractères est soutenu par un *cantabile* nerveux qui s'épanouit avec panache et un véritable sens du théâtre, mais à la gaieté apparente, à laquelle se joint parfois une pointe d'humour et de facétie, apparaît également sous les doigts de la pianiste une couleur plus dramatique. Elle enchaîne sans transition avec *Les Variations* op. 27 d'**Anton Webern**, quand bien même si éloignées dans le temps comme en esprit, par rapport à la pièce précédente. Cette œuvre singulière, dont l'écriture sérielle donne parfois lieu à une lecture abstraite et sèche, Leonskaja elle la comprend, l'incarne, la rend expressive et colorée, et surtout nous la fait comprendre et aimer. Elle devient sous ses doigts primesautiers merveilleusement chantante, poétique, et spirituelle, notamment dans un début du troisième mouvement particulièrement "dansant". C'est ensuite à sa passion pour **Franz Schubert** qu'elle s'adonne, avec une exécution de son *Klavierstücke* D 946 – qui célèbre l'idylle privée et un certain plaisir de vivre. Impromptue, vive et mordante, cette pièce en trois mouvements est rendue de manière incisive, mais aussi une certaine légèreté, parfois aérienne et là encore dansante…

L'entracte n'est pas de trop pour laisser le temps de reprendre ses esprits, et après la pause, c'est à la dernière *Sonate* de **Ludwig van Beethoven** (la *32ème*, opus 111) que la grande Dame du piano s'attèle. Elle débute par un *Maestoso* assombri par la pédale et le doigté relativement "martelé" de la pianiste, avant un flot d'arpèges, rapidement coupé dans son élan… pour être relancé encore plus vite. Le traitement des variations du deuxième mouvement clôt avec une intelligence rare ce concert, auquel s'ajoutent deux *bis* de **Claude Debussy**, le prélude "*Feux d'Artifices*" et "La plus que lente", qui est comme un moment d'éternité que l'on emportera pour longtemps avec soi…

Puissent les pianistes de vingt ans s'inspirer de cette

Légende vivante du piano, et conserver à sa suite l'authentique jeunesse : c'est toute la postérité que l'on souhaite à Mme Elisabeth Leonskaja… que l'on espère entendre encore long tellement le temps ne semble d'aucune prise sur elle !

_____

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano). Photos (c) Rita Carmo.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interprète les 3 dernières Sonates pour piano de Beethoven

---

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 31 mai 2024. BEETHOVEN / MAHLER. Orchestre National Montpellier Occitanie / Alexandre Tharaud (piano) /

Michael Schonwandt (direction).

Dans un **Opéra Berlioz** plein à ras bords, le dernier concert symphonique de **l’Orchestre National Montpellier Occitanie** ne serait-il pas le meilleur de **la saison 23/24** ? Avec le retour du chef d’orchestre **Michael Schønwandt** et la puissance de jeu du pianiste **Alexandre Tharaud**, la musique classique est bien notre « patrimoine public » : une expression maniée par le porte-parole des musiciens, en préambule au concert, afin de dénoncer les coupes budgétaires du ministère de la Culture.

Plénitude beethovenienne avec Alexandre Tharaud



Quel brio associer au ***3ème Concerto*** *opus 37* de **Ludwig van Beethoven** ? C'est à quoi s'emploient en connivence Alexandre Tharaud et l'Orchestre National de Montpellier sous la baguette de M. Schønwandt. La large introduction orchestrale dynamise déjà l'*Allegro con brio* en instaurant la plénitude sonore et le rebond caractéristique du génial symphoniste, amplifié des timbales jusqu'aux autres pupitres. Dans ses pas, le pianiste aborde son entrée *via* le toucher percutant du thème incisif, puis change de cap pour faire chanter le tendre phrasé du second thème. La *Cadenza* virtuose s'en souviendra. Au fil du *Largo*, son dialogue chambriste avec les vents de l'orchestre (flûte, basson, cor) ménage une plage belcantiste de belle tenue. *A contrario*, la plénitude devient fougueuse dans les épisodes du *Rondo* conclusif. L'inventivité et la virtuosité du pianiste s'immiscent dans les accentuations que Beethoven, fin rythmicien, sème au cours d'une danse faussement simple. Après les acclamations de l'auditoire, nous sommes moins séduits par le *bis* du pianiste, froide

transcription de la *Sicilienne* de la *Sonate BWV 1031* de **J. S. Bach**.

Alchimie sonore de Mahler sous la direction de Michael Schønwandt

En ce mois de mai où tout bourgeonne, la ***4ème Symphonie*** de Gustav Mahler (1901) déploie ses quatre mouvements comme autant de ramifications du vivant. Irrigué par les thèmes clairement profilés, le frémissement pastoral de la vie envahit le 1er mouvement « *Bedächtig, nicht eilen* » (*Réfléchi, sans se précipiter*). Le chef conduit en effet la mobilité *giocoso* des *tempi* par le truchement d'excellents pupitres de l'orchestre montpelliérain, notamment des bois et du cor *solo*. Au cours des mouvements suivants, le sarcastique et le populaire (violon solo), le sublime chant de violoncelles (*Poco Adagio*) animent le parcours. En combinant l'alchimie des timbres, mais aussi celle des nuances différenciées par pupitre, l'expressivité mahlérienne se dévoile. Cette hypersensibiliité culmine lors de l'éclat *fortissimo* du *tutti* ; quelle ardeur chez les musiciens réunis autour de leur ancien directeur musical ! Si la ductilité et l'aigu angélique de la soprano **Cyrielle Ndjiki** sont appropriés au *Lied* de l'*Himmlische Leben* (*La Vie céleste*, tirée du *Cor merveilleux de l'enfant*), sa conduite de phrases manque de direction. Néanmoins, ce final extatique, d'une innocence sans équivalent, emballe le public enthousiaste de l'Opéra Berlioz.

« Dodo Tharaud » en prime !

En troisième mi-temps du concert, aux alentours de 23 heures, le public peut accéder au « *Dodo Tharaud* » pour la modique somme de 10 euros. Ce nouveau concept consiste en une sorte de sérénade nocturne *a mezza voce*, initiée par les propos

apaisants et thérapeutiques du pianiste à ses auditeurs allongés dans la pénombre de l'arrière-scène (Opéra Berlioz). Elle associe la détente corporelle et psychique de l'auditoire à une sélection de pièces interprétées par six complices – soit des musiciens du concert symphonique, réunis autour du soliste et du chef d'orchestre. Tissant une voûte étoilée, la *1ère Gnossienne* d'**Erik Satie** s'étire jusqu'aux pas félins d'une clarinette basse, *Molto tranquilo* (*3 Pièces* d'**Igor Stravinsky**), puis vers les chuchotements de *Summertime* ou de la **Habanera** de **Kurt Weill** (*Youkali*). Le conte de la *Belle au bois dormant* (*Ma mère l'Oye* de **Maurice Ravel**) enjambe ces fragments jusqu'aux *Tränen translucides* de **J. Widmann** (violon, clarinette et piano). En interlude, la lecture de poèmes en danois (**Emil Aarestrup, Tove Ditlevsen, Inger Christensen**) embarque le dormeur éveillé vers des horizons chimériques qui se diluent dans la chanson de Barbara, « *Septembre* ». Sans applaudissements (proscrits), les musiciens s'éclipsent à pas de velours. Auditrices et auditeurs s'ébrouent, captivés et même capturés par cette déambulation poétique aux portes de la nuit.

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 31 mai 2024. BEETHOVEN / MAHLER. Orchestre National Montpellier Occitanie / Alexandre Tharaud (piano) / Michael Schonwandt (direction). Photos (c) Marc Ginot.

VIDEO : Alexandre Tharaud interprète « *Les Barricades mystérieuses* » de François Couperin

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 30 mai 2024. A ROOM OF MIRRORS : Airs italiens du 17ème siècle. Ensemble I Gemelli / Emiliano Gonzalez-Toro / Zachary Wilder.

C’est une riche programmation qu’a concocté, pour la 30ème Saison Musicale des Invalides, la passionnée et très pédagogue (elle présente chacun des concerts mis à l’affiche) Christine Dana-Helfrich, la cheffe de la “mission musique” du Musée de l’Armée, sis dans l’Hôtel National des Invalides qui prête deux lieux exceptionnels pour la tenue des concerts : la sublime Cathédrale Saint-Louis des Invalides et le Grand Salon des Invalides. Alors que la saison 23/24 touche a sa fin, et que la non moins riche et intéressante programmation 24/25 vient d’être dévoilée, c’est dans la majestueuse nef de la Cathédrale, à

quelques mètres du célébrissime cénotaphe de Napoléon 1er, qu'a lieu le concert du 30 mai, qui réunit l'Ensemble I Gemelli et son co-fondateur, le ténor suisse (d'origine chilienne) Emiliano Gonzalez-Toro, aux côtés son fidèle compagnon de route, le ténor britannaico-américain Zachary Wilder, pour interpréter la plupart des airs de leur magnifique album "*A room of mirrors*" (sorti en 2022).



Ce disque, comme le récital de ce soir, fait la part belle au premier baroque italien, avec un ensemble d'arias tirés d'ouvrages du *maestri* italiens du 17ème siècle, dont peut-être un des noms est connus (**Sigismondo d'India**), mais tous les autres inconnus même de l'amateur de musique baroque (**Andrea Falconeri, Angelo Notari, Biagio Marini…**). Tous les airs retenus expriment avant tout les passions et vertiges émotionnels propre à l'ère baroque, avec ses airs de déploration, de jalousie, d'amours incendiaires, de rivalité

amoureuse, et autre exaltation tragique (mais aussi parfois comique) de l'âme humaine.



Après une présentation instructive et laudative de Mme Dana-Helfrich, ce sont les deux ténors qui endossent l'habit de "maîtres de cérémonie", en prenant l'un après l'autre la parole pour présenter, de manière très didactique également mais avec souvent beaucoup d'humour, les différents airs interprétés – qui figurent tous dans l'album (qui en contient quatorze, parmi lesquels 12 ont été ici retenus). Nous ne les égrèneront pas tous les uns après les autres, cela serait fastidieux, mais nous retiendrons en premier lieu l'air "*Damigelle tutta bella*" de **Vincenzo Calestani**, d'une part parce que de l'aveu même des deux hommes, c'est leur air préféré du disque (qui figure d'ailleurs en première position dans l'enregistrement discographique, et qu'ils reprendront, et pour cause, en guise de bis à la fin du concert…), mais aussi parce qu'il nous trotte encore dans la tête au moment où nous écrivons ces lignes, au lendemain du concert ! Cette mélodie lancinante installe un vrai dialogue entre les deux artistes, par ailleurs remarquablement accompagnés par l'orchestre, aussi vif que parfaitement coordonné, dont on remarque la présence des fidèles **Violaine Cochard** (au clavecin), **Nacho Laguna** (au théorbe et à la guitare), **Louise Bouedo** (à la viole de gambe) etc.

On retiendra également l'air "*Dialogo della rosa*" de Sigismondo d'India, dont la beauté est sublimée à la faveur de ces deux timbres de voix différents, mais aussi beau l'un que l'autre, unis dans un tendre et délicat dialogue qui finit dans un souffle évanescent… Plus drôle est l'aria "*La Vecchia innamorata*" (de Biagio Marini), interprété par Zachary Wilder,

qui moque l'ardeur amoureuse d'une femme mûre pour un jouvenceau, mais en offrant toutes une palette d'intentions pour être tour à tour la vieille, le jeune amant, et la jeune promise ! Et bien sûr, tout cela est joué avec talent car le ténor est également (on le savait déjà…) un excellent comédien ! Un air drolatique qui contraste avec deux sublimes plaintes qui suivront, celle de Sigismondo d'India, "*Piangono al pianger mio",* et celle de "*Giunto alla tomba*" (du même auteur), où la voix chaude de Gonzalez-Toro (ici en solo) fait merveille et étreint la gorge.

Intercalées entre les pièces chantées, des pièces purement instrumentales, telle la « F*olia echa mi señora* » d'Andrea Falconieri, interprétée d'abord grand talent par Nacho Laguno, en solo à la guitare, puis repris avec une belle énergie par l'ensemble de la formation. Car les instrumentistes ne sont certes pas en reste dans ces nombreux dialogues où s'enlacent, dans d'éloquentes volutes, les voix deux compères – et comment ne pas citer ainsi la souveraine harpe de **Marie-Domitille Murez** ou encore la flûte virevoltante de **Meillane Wilmotte**, comme dans l'air *Se l'aura spira* d'Andrea Falconieri !

Plus qu'un programme réussi, ce concert est un plaisir irrésistible et un antidote aux afflictions du monde !

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 30 mai 2024. A ROOM OF MIRRORS : Airs italiens du 17ème siècle. Ensemble I Gemelli / Emiliano Gonzalez-Toro / Zachary Wilder. Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Zachary Wilder et Emiliano Gonzalez-Toro interètent « Damigella tutta bella » de Vincenzo Calestani

Le disque « A room of mirrors » est également disponible sur le site de *I Gemelli Factory* :

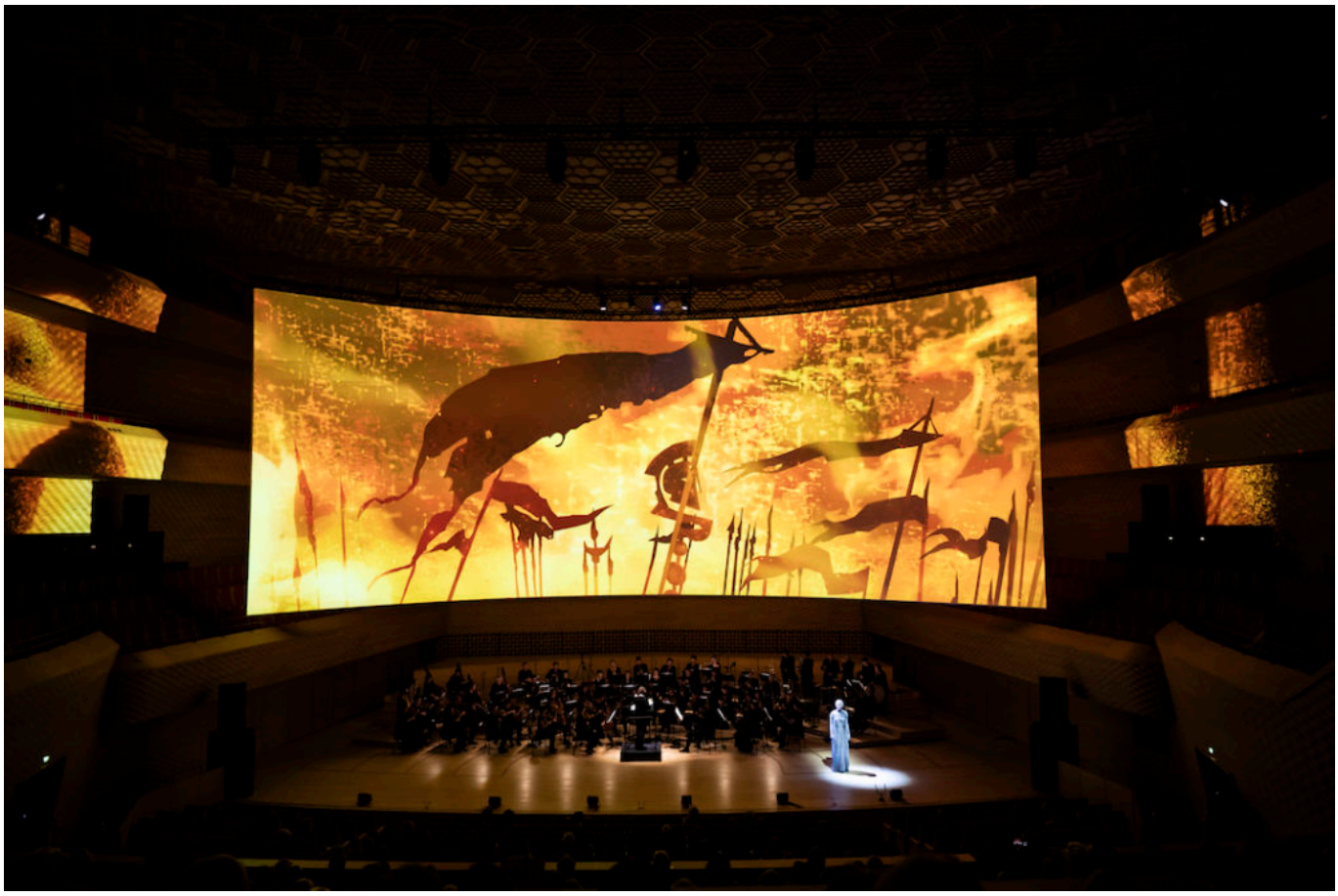
https://gemelli-factory.com/boutique-2/

CRITIQUE, concert (création). BOULOGNE-BILLANCOURT, la Seine Musicale, le 26 mai 2024. BEETHOVEN WARS : Insula Orchestra / Choeur Accentus / Laurence Equilbey (direction).

Création spectaculaire à la Seine Musicale… Insula Orchestra propose à la Seine Musicale un spectacle

« augmenté » qui place l'orchestre sur instruments anciens dirigé par Laurence Equilbey, complété par son propre Chœur Accentus, au centre d'un dispositif audiovisuel, lui-même magnifié par l'immense écran où se succèdent plusieurs tableaux manga : l'histoire raconte une guerre intergalactique dont péripéties et évocations martiales sont littéralement sublimées, et par le dessin et le style graphique de cette nouvelle saga, et par l'écriture conquérante et guerrière du grand Ludwig.

INSULA ORCHESTRA, ACCENTUS
et Laurence Equilbey
réussissent le premier spectacle
accordant musiques de Beethoven
et animation Manga



On reste plus réservé sur la trame dramatique elle-même et un scénario tortueux qui malgré la voix off et les dialogues à l'image, restent confus. De plus, l'absence de la traduction des textes des choeurs, duo et air choisis n'aide pas. Nonobstant, s'inscrivent et demeurent dans la mémoire du spectateur d'excellentes scènes animées, mais aussi réellement oniriques ; par exemple, quand Gisele / Athéna part à la recherche de ses ancêtres, évocation d'un passé marqué par de nombreuses statues dans un style néogrec et pictural pour lesquels comme c'est le cas des autres séquences, la musique fonctionne idéalement.

La sélection musicale pour cette épopée spatiale a puisé dans les musiques de scènes du « **Roi Étienne** » (König Stephan, sur la vie du fondateur du royaume de Hongrie) et des « **Ruines d'Athènes** » ; soit 2 « singspiel », sur les textes d'August von Kotzebue ; deux cycles composés en 1811 par Beethoven pour
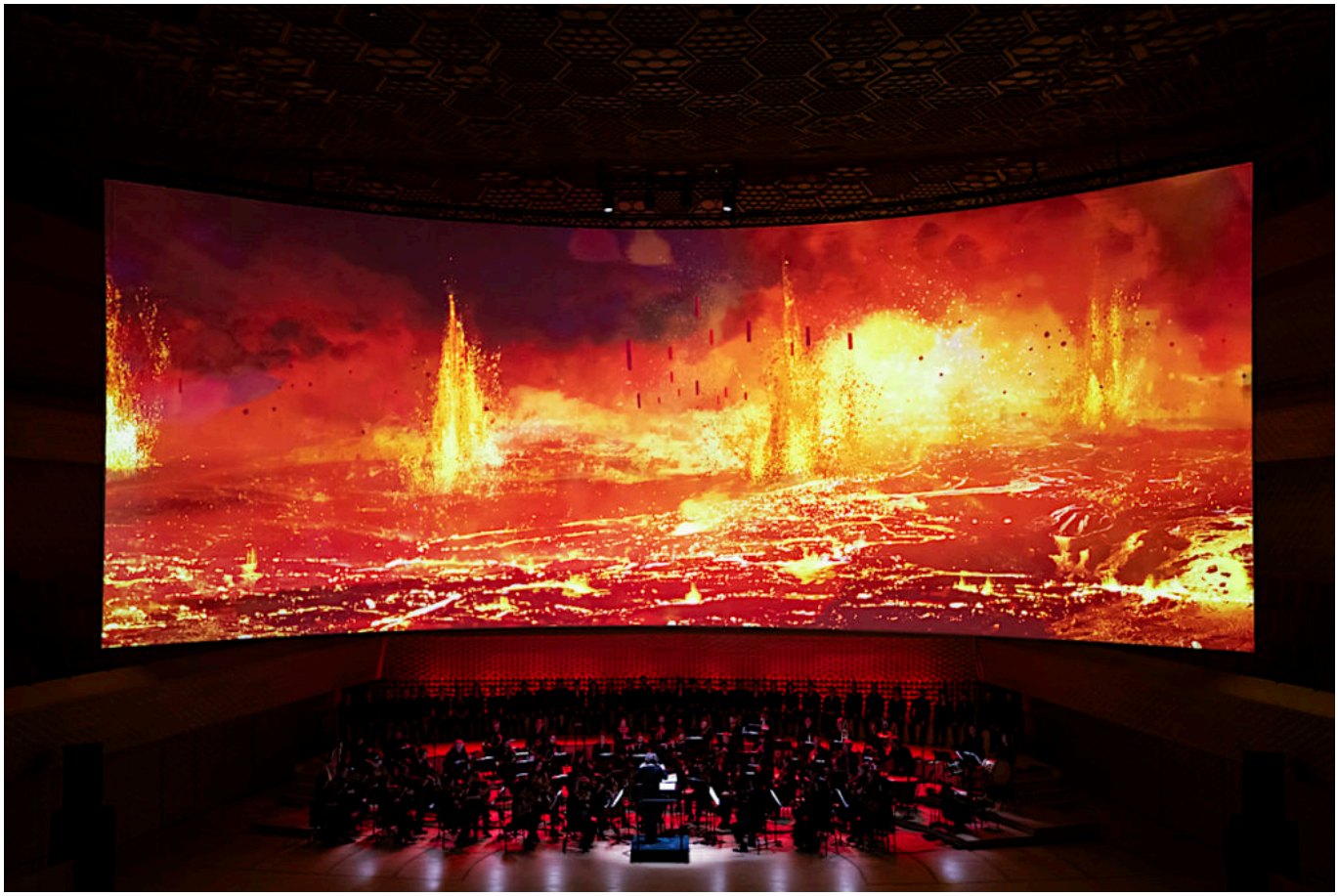
l'inauguration du Théâtre de Pest (9 fév 1812). Est même intégré un air d'une autre pièce plus tardive, « **Leonore Prohaska** » (1815, d'après la pièce de Duncker), sujet tout autant héroïque mais au féminin, Leonore étant la sublime et fière héroïne engagée dans l'armée prussienne contre Napoléon. Juste choix quand on sait la détestation de Beethoven pour le traître Bonaparte devenu l'empereur sanguinaire et le boucher de l'Europe.

Dans les deux ouvrages hautement théâtraux et dramatiques, le nerf martial et l'esprit de grandeur culminent dans l'orchestration à la fois combative et lumineuse, tissée par Beethoven. C'est d'ailleurs tout le mérite de **Laurence Equilbey** et de son orchestre **Insula Orchestra** d'en révéler la très riche parure, l'énergie irrépressible voire impérieuse, mais aussi la tendresse viscérale, car comme souvent chez Beethoven le fracas des armes dénoncent la barbarie pour mieux célébrer la joie de la fraternité, l'éclat de la liberté, l'or de la paix. En cela la pensée humaniste de Ludwig, sa philosophie musicale qui culmine dans la 9ème Symphonie et son Ode à la joie, ne sont pas trahies dans cette histoire car les déflagrations impressionnantes préparent en réalité à la sagesse de la fin et à l'espoir dans une humanité pacifiée, au cœur d'une planète ré-estimée, préservée, respectée.

Il convient de saisir la performance comme une fusion réussie entre la musique de Beethoven telle qu'elle est réalisée et l'esthétisme des images animée en style manga… Malgré la confusion du synopsis, la fusion images et musique demeure saisissante ; quel luxe de (re)découvrir les musiques de scène de Beethoven ainsi interprétées : **Laurence Équilbey** que nous avions écoutée antérieurement pendant cette saison en ambassadrice de choc pour la ré-estimation des symphonies d'Emilie Mayer (après celles de Louise Farrenc), renouvelle ce geste défricheur et juste, tant le sens de la finesse et la clarté de la direction se fondent idéalement pour exprimer l'énergie prométhéenne de Beethoven, sa volonté de dénoncer

comme son irrépressible détermination à conduire les hommes vers la joie fraternelle et la paix.

Pour exprimer une telle philosophie, les scénaristes imaginent dans un monde dystopique la relation entre **Stephan** et **Athéna** devenue ici « Gisele » ; s'ils jouaient enfants, leur rapport tourne à l'affrontement, puis se transforme en cheminement qui se fait quête d'un nouveau monde… avec ce passage très poétique sous les mers… la trajectoire est admirable, visuellement réussie, mais le déroulement hélas pas très clair.



Heureusement, la réalisation musicale satisfait toutes les attentes. On aurait apprécié de comprendre les paroles chantées, pour mieux s'immerger dans l'expérience. Mais prise séparément, chaque séquences avec solistes, avec le chœur,

surtout les tableaux orchestraux enivrent par leur expressivité et le détail des timbres, des couleurs, comme la souplesse des phrasés.

Le duo baryton / soprano court mais idéalement hiératique et noble (le baryton **Matthieu Heim** et la soprano **Ellen Giacone**) comme le seul air solo (romance de Leonore Prohaska, avec harpe obligée) assuré par la même chanteuse, accréditent davantage une superbe tenue musicale qui captive par son élégance et son dramatisme. Laurence Equilbey ajoute aussi la couleur brumeuse, envoûtante de l'harmonica de verre dont la transparence millimétrée est comme l'emblème global de la réalisation musicale d'autant plus intéressante que son implication envoûtante dévoile des musiques peu connues, pourtant très élaborées, nées du seul génie de Beethoven. Dans cette confrontation spectaculaire avec l'animation sur grand écran, la musique gagne indiscutablement en relief comme en force dramatique. Musicalement le spectacle est une série de découvertes, véritable pépites pour solistes, orchestre et chœur. Du reste le **Chœur Accentus** se déplaçant avec à propos et jouant les situations belliqueuses et de réconciliation, ajoute à la réussite globale. Le spectacle est appelé à tourner à l'international. Dates à venir !…

_____

CRITIQUE, concert (création). BOULOGNE-BILLANCOURT, La Seine musicale, le 26 mai 2024. Beethoven Wars / Beethovan & manga – création. Ellen Giacone (soprano), Matthieu Heim (basse), **Insula Orchestra, chœur Accentus** / **Laurence Equilbey**. Photos : © Julien Benhamou / Insula Orchestra

TOURNÉE Beethoven Wars jusqu'en 2027 : *quelques dates de reprises du spectacle: les 28 fév et 1er mars 2025 à l'Opéra de Rouen Normandie ; le 22 mars 2025, au Grand Théâtre de Provence à Aix en Provence (avec Insula Orchestra) ; les 27, 28, 29 mars 2025 à Hong-Kong au City Concert Hall avec Insula Orchestra (Arts festival Hong Kong)… à Liège, avec l'ORPL de Liège en 25-26 et en 2027, diffusion internationale pour les 200 ans de la mort de Beethoven. Au total, ce sont 5000 spectateurs venus à la Seine Musicale. 63% n'étaient jamais venu à un concert classique / 50% des spectateurs avaient moins de 20 ans. De quoi satisfaire tous ceux qui souhaitent renouveler les publics de la musique classique…*

Approfondir

LIRE aussi **notre critique du concert** révélant le génie beethovénien de la Symphoniste **EMILIE MAYER (Seine Musicale, le 27 fév 2024** – Symphonie n°1… : https://www.classiquenews.com/critique-concert-boulogne-seine-musicale-le-27-fevrier-2024-emilie-mayer-symphonie-n1-insularites-orchestra-laurence-equilbey-direction/

> *CRITIQUE, concert. BOULOGNE-BILLANCOURT, La Seine Musicale, le 27 février 2024. EMILIE MAYER : Symphonie n°1 / SCHUBERT : Symphonie n°4 « Tragique ». Insula Orchestra / Laurence Equilbey (direction).*

Critique cd – Coffret **Symphonies de LOUISE FARRENC** par INSULA ORCHESTRA / Laurence Equilbey :

CRITIQUE CD. LOUISE FARRENC : Symphonies 1-3 / Insula Orchestra (2 cd Warner classics)

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 24 mai 2024. STRAUSS / BRAHMS. Sächsische Staatskapelle Dresden, Marie Jacquot (direction).

La venue en France d'un orchestre aussi prestigieux que la Sächsische Staatskapelle Dresden, l'un des orchestres les plus anciens au monde (…1548 tout de même !), constitue toujours un événement. Il l'est encore plus quand le chef titulaire, le célèbre Christian Thielemann est absent, annoncé souffrant, et est remplacé au pied levé par une jeune cheffe française, en l'occurrence Marie Jacquot, qui plus est pour un

programme musical qui est le cœur de la musique romantique allemande !



La tâche pour cette jeune musicienne, formée en grande partie à l'école allemande et qui s'apprête à prendre la direction musicale de l'Opéra de Copenhague, était donc immense. Double difficulté, et sans doute triple difficulté, car les œuvres inscrites au programme étaient des œuvres particulièrement bien connues des mélomanes. A savoir : deux Poèmes Symphoniques de **Richard Strauss** fréquemment inscrits au répertoire, et en seconde partie, la ***4ème Symphonie*** de **Johannes Brahms…** Le choix de débuter ce programme (modifié par rapport à celui prévu par Thielemann) par le Poème symphonique « *Don Juan* » opus 20 de Strauss, inspiré par la lecture du poète romantique Nikolaus Lenau et créé en 1889, n'est pas

anodin. C'est une pièce brillante et pleine d'élan, rutilante pourrait-on même dire: un narratif prévisible, avec son thème central, le motif du « Désir » très clairement identifiable, fier et hautain, et son merveilleux et apaisant chant du hautbois…

La SSD possède pleinement cette pièce ; mais, comme la suivante, »*Till l'Espiègle*« , elle est piégeuse… petite confusion des cuivres, au tout début de la pièce. **Marie Jacquot** la dirige sans encombre, avec une battue énergique; peut-être un rien tendue, avec un peu de précipitation ?… Elle nous a semblé plus à l'aise dans l'opus 28 de Richard Strauss, le fameux poème symphonique « *Till Euleuspiegiel*« , dont le titre complet mérite d'être cité: « *Plaisantes facéties de Till l'Espiègle, d'après l'ancien conte fripon, en forme de rondeau*« , pièce créée en novembre 1895. « Rondeau », c'est à dire: alternance de couplets, de refrain; cette pièce se présente comme une sorte de conte musical dans lequel on retrouve les péripéties de notre héros, caractérisées par tel ou tel motif musical soutenu par tel ou tel instrument soliste: ici les cors ou le violon solo; là, la clarinette…pièce regorgeant d'humour et de tableaux en musique. La SSD fait merveille et s'amuse dans cette pièce brillante et heureuse, bien maîtrisée par Marie Jacquot.

La ***Quatrième Symphonie*** de **Johannes Brahms** est la dernière symphonie du compositeur. Elle est en mi mineur, opus 98, et a été créée en octobre 1885. Si elle n'est pas testamentaire (Brahms disparaîtra douze ans plus tard), son mode mineur, sa densité thématique, ses couleurs automnales, lui confèrent une tonalité conclusive, et prend presque la forme d'un discours d'adieu à la symphonie. La SSD joue dans son jardin et défend avec force son répertoire traditionnel. Si le son n'est pas monolithique, il est cependant d'une très grande homogénéité, les cordes puissantes et timbrées l'emportant parfois sur le discours orchestral. Par bonheur, les instruments solistes prennent aussi toute leur place, tel le sublime solo de flûte

dans le dernier mouvement de la symphonie (« *Allegro energico e passionato*«), où abondent les variations et dont le thème central est emprunté, avec quelques modifications, à la Cantate BWV 150 « *Nun Dir Herr…* » de Jean Sébastien Bach. **Marie Jacquot** a relevé le défi avec l'énergie, parfois explosive, qui est indissociable de son talent de cheffe. L'urgence et la tension de la musique de Brahms sont là. Absence parfois d'un certain phrasé… Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une prise en main, au pied levé, d'un orchestre très fidèle à sa tradition symphonique saxonne. Marie Jacquot s'est révélée à la hauteur du défi en ces circonstances. On doit lui reconnaître l'apport d'une nouvelle lecture, tonique et originale, d'un classique du répertoire symphonique.

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 24 mai 2024. STRAUSS / BRAHMS. Sächsische Staatskapelle Dresden, Marie Jacquot (direction). Photo (c) DR.

VIDEO : Christian Macelaru dirige 'Till l'Espiègle » de Richard Strauss

---

CRITIQUE, concert. PARIS,

Théâtre des Champs-Elysées, le 22 mai 2024. RAVEL ET L'ESPAGNE (Alborada del Gracioso, Rapsodie Espagnole, Boléro, L'Heure Espagnole). Orchestre Les Siècles / Adrien Perruchon (direction).

Après un concert donné récemment au Théâtre des Champs Elysées, consacré à la musique viennoise du XXème siècle (Schöenberg, Berg), l'Orchestre Les Siècles s'est tourné, le 22 mai dans ce même théâtre, vers la musique d'une époque voisine, celle du compositeur français Maurice Ravel. Programme original, « *Ravel et l'Espagne*« , dédié dans une première partie à l'un des aspects de la musique symphonique dudit compositeur, est poursuivi en seconde partie, par une pièce lyrique peu jouée mais passionnante : *L'Heure espagnole*.



En l'absence de son chef « titulaire » **François-Xavier Roth**, pourtant présent la veille au soir sur le plateau du Théâtre Lyrique de Tourcoing où ce programme était donné avant d'arriver à Paris, c'est **Adrien Perruchon**, également Directeur musical de l'Orchestre Lamoureux, qui tenait la baguette. Trois pièces symphoniques orientées vers le même univers hispanique composaient cette première partie entièrement dévolue à l'orchestre : l'*Alborado del gracioso* (*« Aubade du bouffon*«), suivie par la ***Rapsodie espagnole***, et enfin, l'inévitable mais somptueux ***Boléro***. C'est peu dire qu'on ne se lasse pas d'admirer et de prendre plaisir à l'écoute de la musique du maître de l'orchestration qu'est Maurice Ravel. C'est incontestablement vrai pour lesdites pièces, sans doute plus particulièrement, pour *L'Alborado*, brève, mais d'une intensité luxuriante, ainsi que pour le *Boléro* ; surtout quand ces pièces sont interprétées par Les Siècles, de manière jubilatoire. Dans le *Boléro*, on doit à Adrien Perruchon d'avoir mené à bien cette danse « de mort » pour certains, d'obsession compulsive pour d'autres… Cette pièce mythique ne se résume pas à son motif musical répété : on aura justement

su gré à Adrien Perruchon d'avoir mené à bien la mise en valeur très réussie des *soli* instrumentaux qui se succèdent, entre autres le cor, la flûte, le saxo… qui, tour à tour, reprennent le thème, et d'avoir su maintenir à distance la puissance de l'orchestre, le temps d'un crescendo superbement maîtrisé, jusqu'à l'explosion finale et ses sublimes dissonances.

Puis, place à *L'Heure espagnole* qui apparaît dans la production musicale de Ravel comme une parenthèse heureuse et inattendue. Créée à l'Opéra-Comique le 19 mai 1911, Ravel dit de *L'Heure espagnole* : « *C'est une comédie musicale*« , précisant que son intention est de « *redonner vie à l'opéra-bouffe italien, mais dans son principe seulement*« . C'est une pièce pleine d'humour, qui respire un bonheur certes parfois coquin, avec son mari trompé, son défilé d'amants – et dont le livret repose sur une comédie de Franc-Nohain (pseudo de l'écrivain Maurice-Etienne Legrand) qui rencontra un fier succès en 1905. Point de mise en scène ici, mais une habile mise en espace : seules les horloges – dans lesquelles sont dissimulés lesdits amants (!) – font défaut, et à dire vrai, on s'en passe très bien…

Le quintette de chanteurs qui a été retenu est, sans aucune exception, remarquable de talent et d'humour, et a suivi à la lettre, avec leur très belle diction, la recommandation de Ravel à ses interprètes « *de dire plutôt que de chanter*« … A commencer par la seule femme du plateau, la pétillante mezzo-soprano **Isabelle Druet** dans le rôle de Concepcion, la femme de l'horloger Torquemada, personnage quelque peu « emprunté » et bien croqué par le ténor **Loïc Félix**. Puis les deux amants « en titre » : le merveilleux et d'une très grande drôlerie dans ses tirades, le ténor **Benoît Rameau** dans le rôle de Gonzalve, le « bachelier poète" (!), et le non moins merveilleux baryton-basse **Nicolas Cavallier**, dans le rôle du riche

financier Don Inigo Gomez, épatant de candeur et de suffisance. Enfin, celui qui triomphe et qui a “le mot de la fin” auprès de Concepcion, c’est le magnifique baryton français **Thomas Dolié**, dans le rôle de Ramiro le muletier, vainqueur de cette pochade, un peu malgré lui. Un quintette qui s’est amusé, tout en nous amusant.

La musique est à l’image du propos : elle fait entendre, ça et là, tout l’humour que contient l’argument (le “tic-tac” de l’horloge qui introduit l’ouvrage…). Elle incarne avec raffinement le propos résolument comique de l’ouvrage. Sonorités riches et originales qui, avec bonheur, font écho au caractère d’opéra-bouffe voulu par Ravel. L’Orchestre Les Siècles et leur chef “du soir” sont les artisans indispensables de cette réussite… accueillie avec enthousiasme par le public !

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 22 mai 2024. RAVEL ET L’ESPAGNE (Alborada del Gracioso, Rapsodie Espagnole, Boléro, L’Heure Espagnole). Orchestre Les Siècles / Adrien Perruchon (direction). Photo (c) DR.

VIDEO : Les Siècles jouent le « Boléro » de Maurice Ravel

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique. Concert d'ouverture, Atatürk Cultural Center, le 21 mai 2024. VERDI / GRIEG / TCHAÏKOVSKY. Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul, Ilyun Bürkev (piano), Cem MANSUR (direction).

C'est par un long et émouvant (double) hommage qu'a débuté le concert d'ouverture de la 52ème édition du Festival de Musique d'Istanbul ("*Istanbul Muzik Festivali*"), d'abord au compositeur américain Steve Reich (né en 1938), à travers un long portrait vidéo, puis c'est au chef turc Cem Mansur (photo ci-bas) qu'un hommage sous forme d'album-souvenirs est rendu, ce chef d'orchestre à la carrière internationale qui dirige par ailleurs cette soirée inaugurale, placé à la tête de l'Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul, dont il est par ailleurs familier – la soirée se déroulant dans la grande salle (2100

places) du flambant neuf – et absolument magnifique ! – Atatürk Cultural Center (“*Atatürk Kültür Merkezy*”), édifié il y a moins de deux ans sur la fameuse Place Taksim, le coeur névralgique de la mégalopole de 15 millions d’habitants qu’est Istanbul.



Jusqu’au 12 juin, des artistes de la trempe de **Khatia Buniatishvili, Edgar Moreau, Aziz Shokhakimov, Maria-Joao Pires, Eric le Sage, Cecilia Molinari, Ivan Fischer, Francesco Piemontesi** viendront se produire dans différents lieux de la capitale économique et culturelle de la Turquie. Le festival stambouliote garde le cap, avec un haut degré d’exigence artistique, et en offrant un large éventail en matière musicale, car la musique “populaire” turque sera aussi très présente pendant la durée du festival, afin d’aller vers tous les publics, et pas seulement vers les mélomanes de la “grande musique”.

Pour le concert d'ouverture, c'est un programme symphonique "classique" qui a été retenu, avec un programme comprenant le ***Concerto pour piano***d'**Edvard Grieg** et l'***Ouverture-Fantaisie "Roméo et Juliette" TH 42*** de **Piotr Ilitch Tchaïkovsky**, un programme relativement court (donné sans entracte), car la première partie "hommage" avait duré plus de ¾ d'heure peut-être ?…



Mais c'est avec les *Danses* extraites d'*Otello* de Verdi (à l'acte III) qui sert de mise en bouche et de tour de chauffe à l'**Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul**, qui nous permet de goûter à la fois à l'excellente acoustique de la salle (depuis le premier balcon) et au non moins superbe fini orchestral de la phalange turque. Puis apparaît, dans une robe rouge scintillante, la très jeune (15 ans !) virtuose du piano **Ilyun Bürkev**, déjà une star de la musique classique dans son pays, promise à une brillante carrière internationale (qui a déjà commencé…), pour une interprétation du fameux (et unique)

Concerto pour piano de Grieg, dans lequel elle fait preuve d'une confondante maturité pianistique. Dans ce pilier du répertoire qu'est le superbe *opus* de Grieg, son jeu est impeccable, sa sonorité chatoyante et la complicité avec le chef et l'orchestre s'avère évidente, d'autant qu'ils se sont tous déjà produits ensemble. Comment ne pas rester admiratif devant une technique (déjà) infaillible, et sa superbe interprétation dans un style romantique très pur. Elle finit d'éblouir, en livrant en bis, une ébouriffante interprétation de la ***Grande Polonaise brillante*** de **Chopin,** qui lui vaut une ovation debout… et amplement mérité !

Alors que la piano est retiré de la scène pendant les longues ovations qu'elle reçoit, la phalange stambouliote est prête pour enchaîner avec la pièce symphonique qu'est l'*Ouverture-Fantaisie "Roméo et Juliette*" de Tchaïkovsky. Composée en 1869 sur une suggestion de Balakirev, « *Roméo et Juliette* » subit deux révisions en 1870 et 1880. C'est cette dernière version qui est fréquemment jouée au concert, et qui est de fait ici retenue (soumise aux critiques sévères, mais justes, de Balakirev, la pièce fut modifiée pour arriver au chef d'œuvre universellement connu !). Le chef **Cem Mansour** en livre une interprétation que l'on qualifiera de « russe », c'est-à-dire très énergique, avec des contrastes très violents, dans lesquels les différents pupitres concernés brillent autant par leur précision que par leur cohésion. Nous aurions aimé là aussi un *bis* pour prolonger la soirée et se régaler un peu plus de l'excellente formation musicale qu'est l'Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul… mais nous reviendrons, d'autant que par son architecture osée, son confort, et son impeccable acoustique, la grande salle du **Centre Culturel Atatürk** est juste magique !



Grande salle du Centre Culturel Atatürk (c) DR

_____

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique. Concert d'ouverture, Atatürk Cultural Center, le 21 mai 2024. VERDI / GRIEG / TCHAÏKOVSKY. Ilyun Bürkev (piano), Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul, Cem MANSUR (direction). Photos (c) Festival de Musique d'Istanbul.

VIDEO : Ilyun Bürkev interprète le *Troisième Concerto* pour piano de Ludwig van Beethoven

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, les 15 & 16 mai 2024. WEBER / SCHUMANN / TCHAÏKOVSKY. Orchestre National de Lyon / Garrick Ohlsson (piano), Nikolaj Szeps-Znaider (direction)

Nous avions quitté **Nikolaj Szeps-Znaider** à la tête de l'**Orchestre National de Lyon** (dont il est le directeur musical depuis 2020) avec une étreignante 9ème Symphonie de Mahler, en mars dernier, pour mieux le retrouver diriger une bouleversante ***6ème Symphonie*** *(dite "Pathétique")* de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, toujours dans l'écrin de bois clair de l'**Auditorium Maurice Ravel de Lyon**, avec les deux fois ce même long silence après les dernières mesures (déchirantes) des deux ouvrages, respectées par un public lyonnais attentif, sensible et connaisseur.



La soirée débute par l'habituel tour de chauffe de l'orchestre – et si l'Orchestre Symphonique de Porto avait choisi l'Ouverture du *Freischütz* quelques jours plus tôt à la Casa da Musica de Porto -, c'est ici celle d'*Oberon*, du même **Carl Maria von Weber** qui a été ici retenue. Une mise en bouche qui permet de goûter au son rutilant de la phalange rhône-alpine, et de l'excellente santé de ses différents pupitres. Puis c'est au tour du pianiste new-yorkais **Garrick Olssohn** (né en 1948), Lauréat du fameux Concours international de piano Chopin en 1970, de faire son entrée sur le vaste plateau de la salle de concert, pour interpréter le très romantique ***Concerto pour piano et orchestre*** *en La mineur op. 54* de **Robert Schumann**. Le pianiste étasunien y déploie un jeu très concentré, avec de bien belles couleurs, bien fondues, à l'unisson d'un orchestre très attentif. On l'a compris : voici un beau Schumann, plus équilibré que flamboyant, d'un romantisme tempéré, avec quelques menus décalages et un manque d'ardeur liés à l'âge de l'artiste, mais que compensent une musicalité et une séduction de jeu acquis grâce aux années. En bis, il offre la célèbre *Valse en ut dièse mineur (opus 64 n° 2)* de Chopin, d'un superbe raffinement.

Après la pause, place à la grandiose et terrifiante *6ème Symphonie* de Tchaïkovski, dans laquelle le chef danois donne le meilleur de lui-même, avec une autorité et une ardeur peu communes qui distille à sa phalange un éclat et une puissance exceptionnels. Il offre ici en effet une interprétation poussée "aux limites", avec toute l'intensité et la présence dont sont capables les instrumentistes de l'ONL. S'il fallait qualifier d'un mot cette *Pathétique*, nous dirions qu'elle est d'un rayonnement exemplaire. Sacrément élégante, aux *tempi* généralement vifs, aux phrasés toujours expressifs sans pathos

excessif, aux couleurs aussi diversifiées que les différents climats qui parcourent l'œuvre l'exigent, avec un beau soin apporté aux lignes musicales. Bref, une ultime symphonie de Tchaïkovski qui conclut la soirée en beauté, et qui laisse entrevoir de beaux lendemains entre le chef et son orchestre, surtout après l'annonce, le jour même, de l'incroyable Nouvelle saison 24/25 proposée par L'Auditorium-Orchestre National de Lyon, et ses quelques 160 concerts, dont pas moins de 20 seront dirigés par **Nikolaj Szeps-Znaider** !

Mais osons un hommage en guise de conclusion, car c'est le chef britannique **Sir Andrew Davis**, chef régulièrement invité par l'ONL et qui devait diriger ce concert, mais le destin en aura voulu autrement, et le grand chef d'orchestre est parti rejoindre les Anges musiciens le mois dernier…

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, les 15 & 16 mai 2024. WEBER / SCHUMANN / TCHAÏKOVSKY. Orchestre National de Lyon / Garrick Ohlsson (piano), Nikolaj Szeps-Znaider (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Niolaj Szeps-Znaider dirige l'Orchestre National de Lyon dans la 3ème Symphonie (dite « Héroïque ») de Ludwig van Beethoven

---

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 14 mai 2024. BRAHMS / RESPIGHI / RAVEL. Orchestre National des Pays de la Loire / Roberto Fores Veses (direction).

Le chef espagnol (valencien) Roberto Forés Veses, ancien directeur musical de l'Orchestre national d'Auvergne (2012-2023) et désormais à la tête de l'English Chamber Orchestra (depuis 2023), n'est pas un inconnu pour l'Orchestre National des Pays de la Loire, car Guillaume Lamas (son directeur général et artistique) a la bonne idée de le faire venir (presque) chaque saison diriger la phalange ligérienne, et ce depuis des années…



Autant dire que le courant passe entre les deux, et cela se confirme dès la première oeuvre inscrite au programme, le fameux ***Concerto pour violon*** de **Johannes Brahms**, ici défendu par la violoniste japonaise **Akiko Suwanai**, précédée d'une flatteuse réputation après avoir été Lauréate du prestigieux Concours Tchaïkovski (en 1990). Tour à tour, exaltée, éloquente, charmeuse, la soliste subjugue par son jeu nuancé – autant que l'orchestre qui lui sert d'écrin sous la battue racée et précise du chef valencien. Au-delà d'une technique aguerrie et sans faille, c'est merveille d'entendre le lyrisme, le phrasé et les superbes nuances *piano* que Suwanai distille au moyen de son instrument. Si l'*Adagio* possède toute la suavité attendue, l'*allegro giocoso* nous gratifie quant à lui d'une confondante "virilité". Il offre en *bis* la *Sarabande* de Bach dont l'ineffable poésie suscite une intense émotion parmi l'auditoire…à en juger la qualité du silence qui suit !

En seconde partie, les assez rares "***Fontaines de Rome***" d'**Ottorino Respighi** semblent donner le nom à la soirée, titrée "*Parfum d'Italie*"… Les *Fontaines de Rome* sont de loin la partie la plus délicate du *triptyque* imaginée par le

compositeur italien (aux côtés des "*Pins de Rome*" et des "*Fêtes romaines*". Elles sont ici restituées dans des *tempi* très amples qui laissent la musique s'écouler avec calme et musicalité. **Roberto Forés Veses**, grand amateur de la musique française, tire la pièce vers un certain esprit Debussyste… du meilleur effet ! Et c'est avec le morceau de musique classique le plus joué au monde que s'achève le concert, l'incontournable et indémodable ***Boléro*** de **Maurice Ravel**, ce soir – et comme généralement… – réservé comme apothéose finale ! Et ce fameux Boléro va comme un gant aux fabuleux instrumentistes de l'ONPL. Les pupitres s'équilibrent avec naturel et les bois se montrent sous leur meilleur jour. Très présent, Forés Veses fait ressortir la vitalité rythmique de cette pièce qui nous montre que l'on pouvait encore, au XXème siècle, écrire des œuvres extrêmement tonales tout en restant moderne et surprenant.

Et pour info, ce concert sera redonné **ce soir 16 mai** (et également demain) au **Centre des Congrès d'Angers** !

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 14 mai 2024. BRAHMS / RESPIGHI / RAVEL. Orchestre National des Pays de la Loire / Roberto Fores Veses (direction). Photo (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Pablo Heras-Casado dirige le « Boléro » de Ravel à la tête du Philharmonique de Radio France